

La musique
à mains nues

L'Iconoclaste
3, rue Rollin
75005 Paris
Tél : 01 42 17 47 80
Fax : 01 43 31 77 97
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

La musique à mains nues se prolonge
sur www.editions-iconoclaste.fr
et sur www.francemusique.com
partenaire de L'Iconoclaste pour cet ouvrage

© L'Iconoclaste, Paris, 2010

Claire Gibault

La musique à mains nues

*Itinéraire passionné
d'une femme chef d'orchestre*

L'Iconoclaste

*À Père Syméon
À Claudio Abbado
À José et Élise*

On se demande parfois : « Faut-il recourir à la force ou à l'humble amour ? » N'employez jamais que cet amour, vous pourrez ainsi soumettre le monde entier. L'humanité pleine d'amour est une force redoutable, à nulle autre pareille.

Fedor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*
(Entretiens du starets Zosime)

1. UN CERTAIN SILENCE

La petite fille que j'étais s'enfermait dans le silence. J'avais du mal à parler, à m'exprimer. En moi, quelque chose s'était clos. Ce blocage était lié à un minuscule événement, survenu quand j'avais quatre ans. À la réflexion, je ne crois pas qu'il fut anodin. En juillet, un soir de fête, j'étais allée me promener avec mon père dans les rues du Mans où nous habitons. Je me souviens de la chaleur, des odeurs, des bruits de la fête. J'entends encore le feu d'artifice. Je tenais mon père par la main. Sur le chemin du retour, nous avons croisé une dame très souriante avec laquelle Papa a échangé quelques mots. Aussitôt après, il m'a dit : « Ne dis pas à Maman que nous avons rencontré cette dame. »

En parlant, il me regardait droit dans les yeux. Je n'ai rien dit, bien sûr. Mais ce jour-là, ma parole s'est, d'une certaine façon, arrêtée. L'injonction de mon père a provoqué en moi une grande inquiétude, quelque chose de brutal que je ne comprenais pas. Le fait de parler

devenait dangereux. Je subodorais la possibilité d'un cataclysme. Il fallait donc se taire. J'ai pris l'habitude de me réfugier dans le silence. Je pouvais rester de longs moments sans dire une parole. C'est bien plus tard, devenue adulte, que j'ai mesuré l'importance de cet épisode apparemment insignifiant. En fait, confusément, il a continué de m'habiter. Longtemps, je me suis sentie mal à l'aise à l'approche du 14 juillet et les soirs de feu d'artifice. « Ne le dis pas à ta maman... » Cela voulait dire : « Ne choisis pas le canal de la parole. » Avec le recul, je crois que ma passion pour la musique s'est nourrie de cet empêchement brutal. Se taire, oui, mais peut-être pouvait-on parler d'une autre façon. Les notes pouvaient remplacer les mots. La musique était un langage qu'il suffisait d'apprendre et d'utiliser. Je me suis passionnée pour le solfège et je m'y suis mise d'autant plus jeune que Papa fut mon premier guide. Il était professeur de solfège pour les débutants au conservatoire du Mans.

J'ai effectivement adoré le solfège. J'ai su lire et chanter les notes presque avant de connaître l'alphabet. Comme dans *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol – et sans dire que j'étais sa fille –, Papa m'interrogeait volontiers devant l'inspecteur du ministère de la Culture venu juger la qualité de son enseignement. J'ai vite compris qu'il était

fier de moi et que j'étais sa meilleure élève. Toute ma vie s'est bâtie sur cette confiance qu'il a su implicitement me témoigner.

Je me souviens encore du chemin que nous faisons ensemble, à pied, pour aller au conservatoire. Il me tenait par la main pendant tout le trajet et portait mon cartable à musique. Je me sentais heureuse. Nous devions traverser le jardin des Plantes et ses roseraies, ses petits lacs, puis le jardin de Tessé, avec son bassin à jet d'eau pour les petits bateaux à voile et à moteur des enfants, avant de prendre les ruelles pavées du vieux Mans, de longer la cathédrale gothique Saint-Julien avec ses arcs-boutants et ses gargouilles, et de passer devant la maison du Pilier Rouge. À ce moment précis, j'avais régulièrement droit à l'histoire du bourreau et de ses exécutions, histoire qui, disait-on, avait donné son nom à cette maison. Je me sentais si bien protégée par mon père que l'évocation du bourreau ne m'effrayait pas du tout. En fait, j'ai appris longtemps après que cette histoire était une légende.

Et puis je me suis enfermée davantage dans le silence. Je n'ai plus jamais eu de vraies conversations avec mon père. Nos échanges passaient par la musique. Papa était d'ailleurs quelqu'un d'assez fermé et silencieux. Avec lui, on ne tenait pas de discours sur la musique, on en jouait.

C'est ainsi que j'ai appris à « parler », à ma façon. Plus tard, au conservatoire, avec d'autres élèves – Jean-Claude, Simone, Huguette, Étienne, Georges –, nous avons formé le Cercle des amis de Robert Schumann. Nous jouions sa musique de chambre, en particulier le *Quatuor pour piano et cordes en mi-bémol majeur*, opus 47, de 1842.

Je continuais à jouer un peu de piano, mais c'est surtout au violon que je me consacrais « professionnellement ». J'aimais jouer *Carnaval*, opus 9, et particulièrement « Eusebius » et « Florestan », ces personnages doubles que Schumann ressentait en lui qui était en perpétuelle recherche de cohésion et d'unité personnelles. Je jouais aussi « La marche des Davidsbündler contre les Philistins », une charge contre les bourgeois, fonctionnaires, officiers, magistrats ou pasteurs qui osaient parler de musique.

Avec mes amis, nous apprenions par cœur les lettres échangées entre Robert et Clara Schumann aussi bien que le poème de Heinrich Heine mis en musique par Clara, *Die Lorelei* – « *Ich weiss nicht, was soll es bedeuten, das ich so traurig bin* » [Je ne sais pas pourquoi je suis si triste]. C'était notre « Cercle des compositeurs disparus ». Nous avions l'impression de faire partie d'une caste de très grands romantiques et cela nous dispensait, pensions-nous, des divertissements de nos camarades de classe.

Nous étions au-dessus de cela. Pourtant au lycée Berthelot où j'étudiais l'allemand en seconde langue, je m'étais passionnée pour l'histoire du mouvement politique et littéraire allemand *Sturm und Drang* [Passion et tempête], surgi en Allemagne en réaction à *l'Aufklärung* [Les Lumières] inspiré des Lumières françaises. Enthousiasmée par le romantisme, je découvrais Novalis, Chamisso, Jean-Paul Richter, tous ces poètes musiciens et vagabonds (qui ont nourri le thème du « *Wanderer*») qui cherchaient dans le dépaysement à se découvrir eux-mêmes. On collectionnait même les reproductions du peintre Caspar David Friedrich.

Nous avions nos codes de langage, qui passaient évidemment par la musique : *mi* bémol voulait dire « merde », *fa* dièse, « petit », et ainsi de suite. J'avais vraiment intériorisé le fait que la musique était un langage, un chemin qui nous donne accès aux profondeurs de nous-mêmes... J'ai vécu toute mon adolescence de cette façon. Je ne parlais pratiquement pas, je m'exprimais à travers la musique en donnant la première place au rêve, aux émotions, à l'instinct, aux pulsions et à l'intuition. Je préférais cela au rationnel.

Cette manière de vivre et de ressentir a gouverné ma vie bien au-delà de l'adolescence. Jusqu'à mon entrée au

Parlement européen – plus de quarante ans après mes débuts dans la musique –, j’ai été une femme plutôt muette. Cela tombait bien : les orchestres n’aiment pas les chefs qui parlent trop, philosophent à tout bout de champ ou donnent des leçons de musicologie. Pour dire ce que j’avais à dire, j’utilisais la musique et les gestes. Un chef d’orchestre, c’est d’abord celui qui fait des gestes...

C’est seulement en septembre 2004, que j’ai retrouvé mes longues conversations avec mon père, alors qu’il était sur son lit d’hôpital, peu avant sa mort. Il m’a reparlé de l’épisode de la dame, quand j’avais quatre ans. Il avait éprouvé le besoin d’ajouter quelque chose : « Tu sais, m’a-t-il dit, je n’ai jamais aimé que ta mère. Oui, j’ai eu une aventure avec quelqu’un d’autre, mais je n’ai jamais aimé qu’elle. »